Appauvrissement visuel

Autor(en): **Baur, Ruedi**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Quaderni grigionitaliani**

Band (Jahr): **80 (2011)**

Heft 1: **Lingue al limite**

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-325304

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

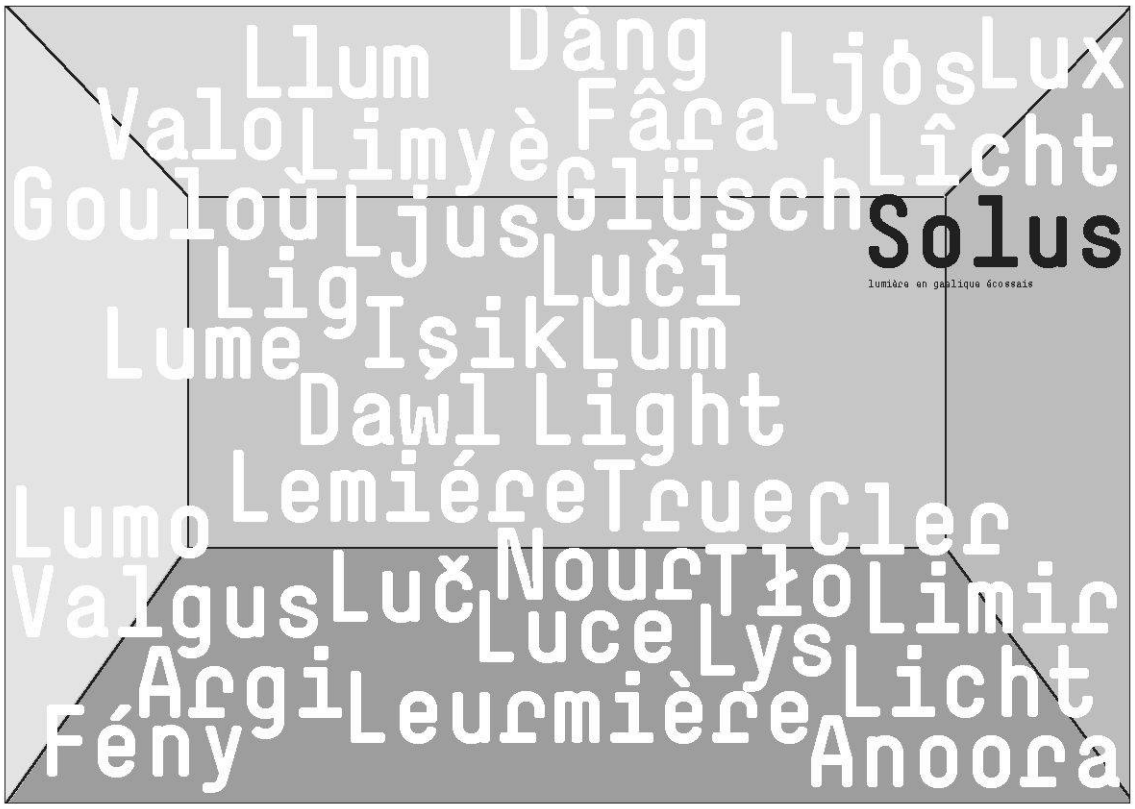
Ruedi Baur

Appauvrissement visuel

Ma contribution à une réflexion sur le nouveau statut de ces langues locales en perte d'importance évoquera la question de la traduction. Non pas celle qui relève de l'échange oral ou écrit mais la traduction qui passe entre textes et images, images et textes, voire entre images et images. Traduction également entre ces deux mondes qui cohabitent aujourd'hui: celui de ce plus petit commun dénominateur planétaire dominé par le marketing et les stratèges de la séduction et celui plus complexe des multiples différences et richesses locales. Je me situe donc en parallèle à vos propos en essayant de dépasser la traditionnelle dialectique entre, d'une part, la création de textes et l'expression au moyen du mot et, d'autre part, celles liées à l'image et plus largement à la visualité. Simultanément, il m'importe de montrer les parallèles qui existent entre la culture de cette langue pivot que Barbara Cassin appelle «globish»[1] et cette expression visuelle qui découle de la «société du spectacle» reposant sur l'incitation à la consommation.

Les discussions et les interventions de ce colloque m'incitent à amorcer mes propos en introduisant une question qui me paraît essentielle, une fois le constat du désastre établi, c'est-à-dire celle de la possible modification du processus. Il ne s'agit pas là, à mon avis, uniquement de questions juridiques, politiques ou même pédagogiques.

[1] «Le globish» correspond à «global english». Voir Barbara Cassin, «Philosopher en langues», in *Violence de la traduction: traduire l'intraduisible*, 22e Assise de la traduction littéraire (Arles 2005), Arles, Actes Sud, 2006, p. 167–79. Il s'agit d'une conférence que Barbara Cassin a donnée lors du Colloque «Wider die Einfalt», organisée le 27 janvier 2006 à Zurich par Design2context, Marco Baschera (Université de Zurich) et Marie-Laure Sturm à la Haute École des Beaux-Arts de Zurich (ZhdK).

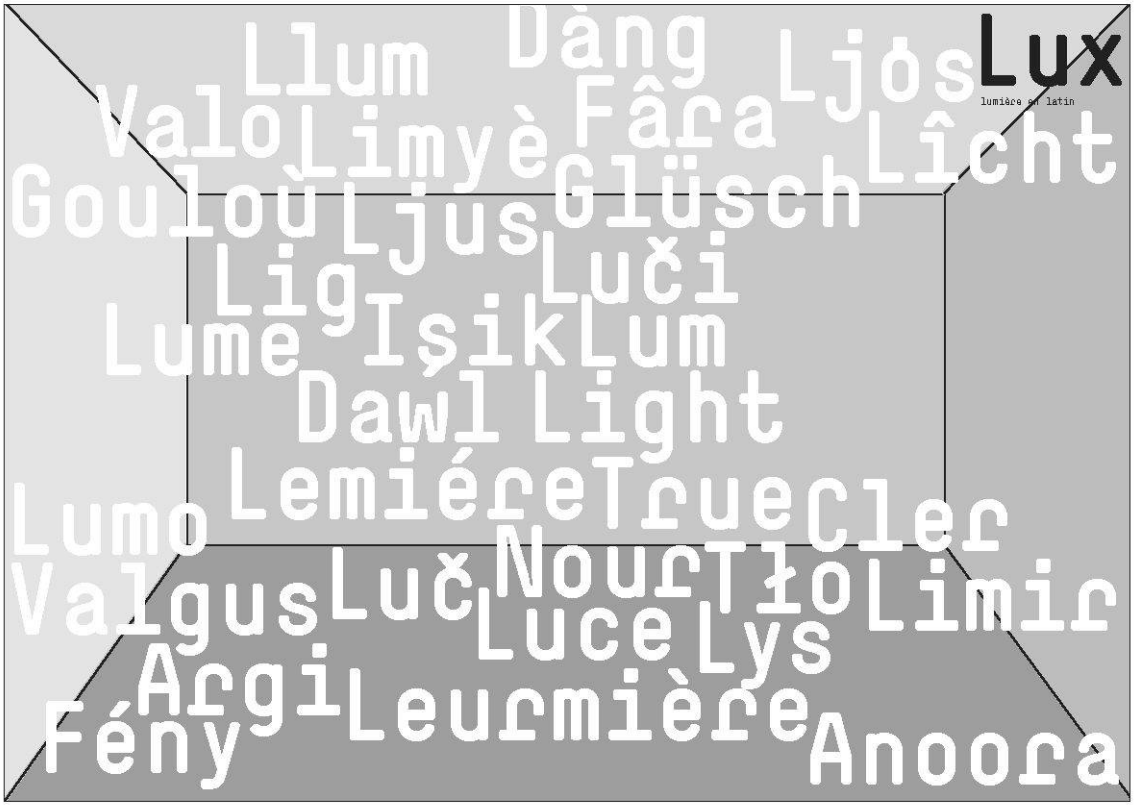


Aussi importantes seront celles liées à la crédibilité et surtout au réenchantement de cette pluralité dont nous sommes tous convaincus qu'il ne faut pas uniquement la préserver, mais surtout la cultiver. Comment pouvons-nous redonner envie de jouer avec la richesse incroyable de ces décalages de sens qui passent entre les langues écrites mais bien entendu aussi avec les formes d'expressions visuelles? Comment pouvons-nous rendre compte de la pauvreté de ce système qui consiste à utiliser une langue unique comme seule courroie de transmission entre des logiques de pensée et de représentation que, par ailleurs, il serait dangereux de considérer comme locales? On sait que ces logiques émanent de structures linguistiques et de modes de transcriptions écrites, voire de logiques sémiotiques, qui n'étaient pas toujours cantonnées dans des régions ou des nations. Ces décalages représentent aujourd'hui pour les uns des obstacles et pour les autres des points de résistance à la diffusion globale des mêmes produits et des mêmes pensées à travers ce marché dit unifié.

Le sujet reste cependant fort complexe. La question, me semble-t-il, n'est plus celle de l'acceptation ou du refus de la présence de ce «globish» dominant, mais bien celle de la capacité de préserver et de construire d'autres formes d'échanges parallèles préservant l'esprit de multiplicité. Nous croyons par moments nous trouver dans une sorte de mouvement de balancier contraire dont les effets ne me paraissent guère plus convaincants que ceux de la globalisation. La redoutable reconstruction de l'esprit national très fortement perceptible sur l'ensemble du continent européen risque d'enfermer chaque population dans une sorte de position isolationniste et xé-

nophobe où la langue du pays se verrait protégée comme le reste du patrimoine historique tout en perdant cependant sa valeur d'échange avec d'autres communautés. Pendant que se construisent ces musées nationaux homogènes, le marché global pourrait faire office d'une sorte d'«ailleurs» séducteur, détaché de cet «ici» local, bien qu'il en fasse complètement partie. On est loin de la pluralité dont nous rêvons qui nous permet par exemple de communiquer durant ces journées en trois langues parallèles opérant chacun notre mode de superposition de traduction certes imparfait mais tellement plus riche. Je me méfie donc terriblement de cette reconstruction perverse de la Nation qui est en train de reprendre l'opposition fatale entre la terre – expression de la tradition nationale – et l'espace urbain considéré comme lieu de débauche internationale. C'est donc bien nourries de cette double critique que se développeront les réflexions qui suivent.

Pour parcourir ce chemin incertain, nous partirons du constat cher à Umberto Eco, de l'impossibilité de superposition parfaite, celui donc de la transformation obligatoire qui entraîne un franchissement de la limite. La recherche de possibles ponts, même s'ils restent des ponts limites, prévaudra donc à celle de la soi-disante transposition sans transformation. Mais nous utiliserons également la notion de traduction de manière plus ouverte en considérant qu'il s'agit d'un acte consistant à rendre accessible et lisible un terrain pour celui qui se trouve au delà de la limite. Pour cela, la traduction littérale n'est pas toujours nécessaire. Iso Camartin nous a exposé les actes historiques de recontextualisation de contenus durant le processus de



traduction.[2] Mais ce qui m'a peut-être le plus impressionné dans son intervention, c'est ce constat de disparition, survenue après la Deuxième Guerre mondiale, de l'auteur susceptible de placer les intérêts collectifs au delà de ceux individuels de son œuvre. Je me suis posé la question de savoir si ce constat pouvait être transposé dans les autres domaines de l'art et surtout dans le domaine de ceux qui traduisent finalement aujourd'hui cet ensemble de propos au nom ou dans l'intérêt du collectif: les journalistes, les politiciens, les publicistes, peut être les designers – cette discipline à laquelle j'appartiens mais que j'observe simultanément avec une certaine méfiance. Qui traduit? De quelle manière? Et où se trouve l'auteur capable de recontextualiser?

Ce traduire n'est point d'abord comprendre la pensée d'un autre pour essayer de l'interpréter dans sa propre langue ou dans sa pensée. Ainsi nous pourrions caractériser la traduction qui vient remplacer l'expression originale, celle qui doit fonctionner de manière autonome en son absence. Mais nous préférons parler de celles qui viendront en quelque sorte compléter l'objet premier, voire se placer en tension par rapport à elle. Sans aller chercher encore une fois du côté de la vieille Pipe de Magritte, nous constaterons que l'intérêt d'une légende ne sera pas celle d'essayer de décrire ce qui de toute façon est visible sur une image, mais plutôt celle d'apporter les justes informations susceptibles de permettre une possible lecture des informations présentes ou absentes dans l'image. Après Jean-Luc Godard, il n'est plus possible de penser le son d'un film comme la seule reproduction verbale de ce qui est donné à voir. C'est autour de cette notion de traduction comme complément de l'original, comme pont unissant des mondes qui coexistent ou s'entretuent, que j'aimerais aborder ces questions de franchissement de limites.

Nous sommes conscients du fait que nous nous trouvons à une époque tragique de disparition rapide d'un nombre important de langues, de disparition également de spécificités culturelles ainsi que de disparition de systèmes de transcription écrite de ces pensées particulières. Mais il s'agit également de disparition – et ceci est moins fréquemment thématisé – de systèmes de représentation, de symboles et rituels ancestraux, bref d'un appauvrissement de la diversité sémiotique. Le fait d'être alerté par cet appauvrissement de la diversité iconographique pourra peut être paraître étonnant à une époque où l'on assiste à une telle effervescence au moins quantitative de la visualité.

Préparant depuis quelques années une encyclopédie des signes de la paix, je me suis aperçu à quel point des symboles ancestraux, y compris ceux issus des plus fortes civilisations comme par exemple la culture chinoise pourtant riche de sa longue histoire des signes et de son immense population, se voient aujourd'hui menacés jusqu'à leur disparition. Ce génocide sémiotique touche d'autant plus les petits pays et les minorités. Cette multitude de symboles et ces riches représentations exprimaient de

2 Je me réfère à une conférence donnée par Iso Camartin lors du Colloque de Castasegna qui ne figure pas dans cette revue.

manière fort diverse la notion de la paix, souvent sans même utiliser le concept occidental. Ils se voient de plus en plus souvent remplacés par ces signes globaux, occidentaux qui relèvent de la colombe chrétienne ou du sigle pop «peace and love». Appartenant à une civilisation guerrière par excellence nous favorisons plutôt en Occident des signes représentant la «non guerre». Notre vocabulaire sémiotique manque cruellement de subtilités au regard d'autres cultures pour dire et représenter la notion de paix. Pourtant le monde entier utilise aujourd'hui nos symboles. Ils se voient déclinés en toutes circonstances et souvent hors de tout contexte, uniformisant de manière redoutable non seulement notre environnement visuel mais également les diverses cultures liées à cette valeur.

Cette quantité de signes contemporains et historiques rassemblés dans l'intention de constituer cette encyclopédie permet de faire un second constat, celui lié cette fois-ci à la production contemporaine d'images. La généralisation de l'utilisation de l'ordinateur et le nombre très réduit de logiciels de création et de manipulation d'images contribue à produire un terrible effet d'uniformisation visuelle. Malgré le nombre exponentiellement croissant de créateurs d'images, certes créatifs, ces logiciels relient aujourd'hui de manière redoutable pratiquement tous les graphistes de la terre. Au delà de ces outils communs on ne peut que constater qu'ils agissent dans leur grande majorité de manière extrêmement autoréférentielle. Les graphistes ont leurs propres codes, leurs modes et leurs rituels. Ils s'inspirent des mêmes revues, des mêmes systèmes éducatifs, des mêmes dogmes rarement remis en question et surtout des mêmes systèmes de représentation. Cet ensemble de créatifs se retrouve en une activité fort cohérente. Il s'agit des scribes des temps modernes. Devant leurs palettes informatiques et sous le contrôle de conseillers en communication et d'autres stratèges issus de l'idéologie du marketing, ils produisent une quantité faramineuse de visualité.

J'utilise le terme «scribe», car, comme au premier temps des écritures, l'outil se trouve également entre les mains d'une caste de spécialistes maîtrisant à eux seuls l'échange à l'aide de signes calligraphiques. On pourrait également évoquer l'écriture cérémonielle de notre temps et analyser cet environnement basé de packaging, d'enseignes, d'annonces, d'affiches et de sites internet comme l'expression visuelle des pouvoirs de notre société à côté bien entendu de la production architecturale, des signes liés au tourisme, aux loisirs, et – la frontière est bien fragile – à tout ce qui tient de l'expression culturelle.

Pour résumer on peut donc affirmer que contrairement aux apparences, notre terre se trouve en rapide perte de complexité. Le simplisme ou le populisme généralisé nous guette partout. Comme le constate Bernard Stiegler, nous fonctionnons selon des rythmes de plus en plus synchronisés, nous offusquons au même moment les mêmes événements, partageant les mêmes succès, acceptant les même phénomènes et acclamant les mêmes stars. Ce n'est pas la profusion accélérée d'événements artificiels, de spectacles et de flux permanent de messages, ce n'est pas la complexification de leur représentation sous forme d'écrans cultivant les simultanéités, ni le «speed»

généralisé qui remplacera ce manque de complexité, ce vide ressenti par bien d'entre nous. En moins d'une génération, un terrible culturocide, comme l'intitule Giorgio Agamben, s'est développé sous nos yeux. Celui-ci ne concerne pas uniquement l'écrit et la pensée. J'aimerais parvenir à vous convaincre que l'image souffre autant de cette décomplexification par suppression de différences culturelles que les langues orales et écrites, et qu'il existe un «globish visuel» tout aussi dominant et aux effets tout aussi dangereux que ceux produits par cette langue affaiblie qui s'inspire de l'anglais.

Cependant la dialectique «global / local ou globish / local» souvent proposée comme portrait de notre société ne correspond pas vraiment à notre existence. D'une part, et sauf exception de sociétés très repliées sur elles-mêmes, le local urbain se trouve aujourd'hui constitué d'une riche mixité culturelle, voire d'un cosmopolitisme ou bien, comme j'aime le formuler, de cette «con-différence» fascinante de nos mégalopoles d'où ne résulte pas uniquement un fade «globish». L'immigration politique ou économique subie, rejoint celle plus volontaire d'étudiants ou de classes plus aisées, voire du troisième âge actif. L'ensemble pris en compte de manière positive pourrait constituer les acteurs de ces croisements recherchés. D'autre part, l'évolution de pôles d'intérêts communautaires advient soit en des lieux précis soit dans ce monde dégéographisé qu'est la toile. La particularité culturelle contemporaine émane donc autant de ces centres d'intérêts partagés par une communauté de spécialistes excessivement pointus que sur le véritable isolement géographique aujourd'hui bien illusoire. L'ensemble se déroule bien entendu dans des environnements où les «globishs» qu'ils soient visuels ou verbaux interagissent sur ces particularités de manière plus ou moins redoutable, jusqu'à faire disparaître et rendre caduque toute singularité culturelle.

Mais c'est bien la fausse dialectique local / global et le refus de la gestion de cette complexité de fait qui favorise aujourd'hui le développement de ce plus petit commun dénominateur global. Acceptons que le serbe soit la troisième langue de la Suisse, que l'espagnol et le portugais se trouvent en croissance. Cultivons ces langues comme part de notre patrimoine, plutôt que de forcer une intégration illusoire qui aboutit à la médiocrité. Enrichissons-nous de la présence de l'autre et délocalisons simultanément le romanche et le suisse allemand en l'introduisant plus fortement dans l'espace virtuel mondial. Traduisons le «globish» en ces langues multiples de notre territoire. Acceptons également les spécialisations et définissons-les comme des formes d'expression linguistique potentielles. Traduisons ces spécialisations en adaptant nos langues à ces dimensions nouvelles. Jouons de cette complexité plutôt que d'y résister et de conserver des réalités dépassées.

J'ai souvent évoqué cette petite plaquette de métal fixée sur la fenêtre des trains de mon enfance. En quatre langues se voyait exprimé le danger de se pencher par la fenêtre. Je me souviens de ma fascination pour ce «pericoloso». Je me souviens également de ces emballages de produits de consommation rapportés de Suisse que nous

nous amusions à lire en ces langues multiples, de ces rencontres également dans les trains avec ces Juifs d'Europe centrale jonglant avec une bonne dizaine de langues. Il y va somme toute de l'éducation de la pluralité linguistique. Je suis certain que ces objets et ces rencontres faisant partie du quotidien ont contribué fortement à éveiller mon intérêt pour les langues. C'est la fascination pour cette complexité qu'il s'agit de transmettre aux générations futures. Lorsque je les vois manipuler les langues soit à leurs festivals de «poetry», soit dans ces champs de création fascinants que sont le Rap, le Hip Hop et d'autres expressions poético-musicales, soit même à travers l'art du graffiti, il faut avouer que je suis loin d'être pessimiste. Encore faut-il que nous donnions l'exemple nous-mêmes en affichant également ce plaisir du jeu avec les langues et non uniquement sa dimension conservatrice crispée. Les efforts de l'Europe ou de la Suisse qui consiste à préserver dans leur administration et dans leurs textes juridiques l'accès aux diverses langues de leur territoire en protégeant les minorités, tout cela est certes fort louable. Cependant, à mon sens, tous ces efforts restent inutiles si chaque citoyen ne voit que le résultat qui le concerne directement: la préservation de sa propre langue.

Il s'agit de représenter cette richesse, de montrer par exemple les 506 combinaisons possibles de langues de traduction à la Cour Européenne de justice non pas uniquement comme une difficulté, mais au contraire comme ce qui *constitue* l'Europe. Il faut oser représenter la complexité. Il faut ringardiser le simplisme du monolinguisme qu'il soit de nature «globish» ou nationaliste. Il faut montrer que l'Europe est constituée d'une richesse supérieure. Mais surtout il faut dépasser l'Europe pour s'allier avec les langues du monde. Jouer avec ces signes fantastiques de ces multiples familles culturelles. Ne pas préserver chacun pour soi mais tous ensemble, car il s'agit finalement d'un patrimoine mondial.

Si je rêve de cette autre Europe capable de mettre en valeur ces 23 langues officielles et au delà tous les dialectes qui constituent son patrimoine, je rêve surtout d'un monde qui ne soit pas soumis aux seules logiques occidentales. Les institutions européennes pourraient être le lieu de l'expression de cette richesse linguistique, non pas dans le sens d'une contrainte, mais bien d'un plaisir suprême, les institutions mondiales ne devraient pas être ce plus petit consensus commun, mais ce marché exceptionnel où l'on peut trouver toute la richesse du monde. L'ennemi du plurilinguisme suisse c'est sa politique nationaliste, l'ennemi du plurilinguisme Européen c'est Schengen, l'ennemi du pluralisme mondial c'est le consensus. On en est loin, et c'est plutôt le plus petit commun dénominateur totalement aseptisé qui prédomine. Comment voulez-vous que dans une telle situation se développent la fascination pour la multitude des langues et même la crédibilité à l'intérieur d'une communauté.